

PORTRAIT : JEAN-PIERRE FACQUIER

SCULPTEUR A FLESSELLES

Jean-Pierre Facquier, parlez-nous de votre jeunesse.

Je suis né en 1947, à Flixecourt, second d'une famille de 7 enfants. A 14 ans, j'ai dû travailler dans une ferme, à Berteaucourt-les-Dames. J'y suis resté quelques années mais la ville m'attirait. A Amiens, j'ai connu bien des aspects du monde ouvrier, travaillant en usine, dans une teinturerie, dans le bâtiment. J'ai changé souvent d'emploi, peut-être parfois à cause de mon impulsivité mais aussi parce que j'ai de l'amour-propre, un besoin de confiance, d'estime. Je garde de cette époque des souvenirs mitigés, chaleureux ou amers.

Comment avez-vous débuté dans l'art de la marionnette ?

J'aime le bois. J'ai toujours eu envie de créer des choses : objets, tableaux. Avec des allumettes, faire naître une gerbe de fleurs, un décor, une amphore, me donnait de profondes satisfactions. J'en garnissais ma maison de Saint-Leu, tout en la restaurant et j'étais encouragé par les copains. Je sculptais des visages dans des pièces de chêne, de sapin ; je représentais des paysannes avec leur châle, des pèlerins avec leur bâton. Un jour, un collectionneur m'a demandé de réparer une marionnette. Ce fut le clin d'oeil du destin, la chance que chacun peut rencontrer dans sa vie. Créer des marionnettes était devenu pour moi une sorte de besoin et l'idée de pouvoir en vivre me semblait pleine de promesses.

N'est-ce pas avant tout votre désir de liberté, d'indépendance, qui vous

poussait vers la création ?

Oui, j'étais enfin mon maître, même si la vie n'était pas facile. J'aimais partir, l'été, à mobylette, vers les plages, mes "cabotans" ballottés dans un sac, sur l'épaule. Je "faisais" les marchés, je rencontrais des gens....

Les personnages que vous sculptez n'expriment-ils pas cette liberté qui est le mot-clé de votre existence ?

Je le crois. Je libère mes personnages de leur gangue de bois. Mon art, avec ses exigences, ses incertitudes, ses joies, ses luttes, fait de moi l'homme libre que j'ai toujours rêvé d'être dès ma difficile jeunesse. Je vis en quelque sorte les rêves de mon enfance, même si la réalité me confronte à des paperasseries, des contraintes, des inquiétudes.

Avec quel personnage sous sentez-vous le plus d'affinités ?

Mes personnages sont ceux du théâtre "Ché Cabotans". Ils expriment tous une certaine bonhomie. Aucun ne grimace, pas même le garde champêtre ou le gendarme qui sont pourtant les représentants de l'ordre établi avec

**Lafleur vit dans notre canton !
"L'Empereur d'el gaité picarde"
a élu domicile à Flesselles.**

Du Japon à l'Angleterre, en passant par l'Allemagne, ch'Lafleur est l'ambassadeur de la Picardie dans le monde.

Jean-Pierre Facquier a reçu Micheline et Robert Bach avec la chaleur et la simplicité qui le caractérise pour évoquer passionnément son amour du bois et de la marionnette.



leurs uniformes Second Empire. Lafleur, Sandrine, papa Tchutchu, Tcho Blaise, Popaul, Ch'Prince, Ch'Traître, sont des figures typiques de Picardie. Parmi elles, bien sûr, je me sens très proche de Lafleur, de ses coups de gueule, de ses coups de sang, de ses coups de pied au cul, de ses interventions pour défendre les faibles... Je suis moi-même un Lafleur. René Domon disait : *"La marionnette a toujours raillé les fausses valeurs, la force brimant le droit honnête des petites gens"*. Je suis avec les petites gens. Pourtant, la devise de Lafleur est : *"Bien boère, bien matcher pi rien foère"*. Cette devise ne peut s'appliquer à moi car je travaille beaucoup et entre ma femme et mes enfants, ma vie est équilibrée. Simplement, des traits de caractère, des réactions, m'apparentent à Lafleur.

Vos personnages ne sont jamais identiques; En cela aussi vous êtes un véritable artiste.

Oui, bien sûr, je sculpte au gré de mon invention et l'on me dit que mon Lafleur n'est pas le vrai Lafleur, c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de vrai Lafleur. Autrefois, le théâtre de marionnettes était un outil de communication. A la veillée, dans les villages, on se servait de figurines pour mimer les événements. Chaque montreur avait son Lafleur qu'il créait et habillait en suivant parfois la mode du moment. Les bas rouges datent de 1870, notre héros a porté le veston de velours d'Amiens et même le blouson de cuir noir. Tous mes personnages sont des créations uniques. Chacun a

sa petite touche qui le différencie.

N'avez-vous pas envie de créer un Lafleur plus actuel, plus engagé dans la vie d'aujourd'hui, capable de dire ce qu'il pense du chômage, de la misère, de l'appât du gain, de la guerre, du monde politique ?

Avec une part d'improvisation, de créativité propre à tout artiste, je crois que mes sculptures restent des personnages traditionnels, mais le théâtre de marionnettes peut délivrer d'autres messages, plus en rapport avec la vie moderne. Actuellement, les troupes théâtrales travaillent dans ce sens.

Pourquoi avez-vous quitté Saint-Leu pour Flesselles ?

Saint-Leu était alors bien délaissé. J'y ai *"retapé"* une vieille maison mais c'était dur de vivre là. J'avais peut-être la nostalgie du village, des prés, des sentiers... A Flesselles aussi, vous voyez, je *"retape"* depuis des années une petite ferme, lentement, de mes mains, avec le sentiment aussi que certaines choses changent de façon décevante autour de nous : trop de goudron, de ciment, de *"modernisme"*. On abat granges et bosquets...

Parlez-nous de vos techniques.

Je sculpte dans l'orme, le noyer, le chêne, le tilleul. Je n'ai jamais appris à sculpter. C'est venu tout seul. Ma femme confectionne les costumes. Les cheveux, de vrais cheveux récoltés chez le coiffeur, sont collés. Mes techniques se vivent plus qu'elles ne se



décrivent. J'organise d'ailleurs des stages qui passent par le maniement des outils, ciseaux à bois, maillet, le montage du personnage, la peinture.... Confectionner une marionnette de petite taille demande au moins sept heures de travail.

Qui achète vos marionnettes ?

Des particuliers, mais aussi des organismes : le Conseil Général, le Crédit Agricole, la ville d'Amiens.... Certaines de mes oeuvres sont exposées dans des Musées, à Bruxelles, à Berny, en Tchécoslovaquie... A Osaka, où j'ai séjourné en 1983, je n'avais pas emporté assez de petites marionnettes ! Les Japonais portent un intérêt formidable à notre culture, notre art.

Comment vivez-vous de votre art ?

Jusqu'alors j'arrive à en vivre et à faire vivre modestement ma famille. Heureusement, nous avons des goûts simples et nous faisons beaucoup de

chose nous-mêmes : maison, jardinage... Ce n'est pas toujours facile. Les gens aiment les marionnettes mais, souvent, on discute le prix sans se rendre compte du travail accompli. Cela est décevant et parfois humiliant. J'aime toujours ce que je fais mais j'aspire à des projets plus larges. Je suis tenté par d'autres formes d'expression liées à la sculpture... On verra....

Propos recueillis par
Micheline et Robert BACH.